

## Paris, sous-préfecture du XXI<sup>e</sup> siècle

par Françoise Fromonot

Le feuillet de la consultation pour le réaménagement des Halles a pimenté l'actualité parisienne du printemps jusqu'à l'hiver. Il a connu un pic le 15 décembre dernier avec l'annonce par Bertrand Delanoë, devant toute la presse internationale, d'une décision qui fera date. Qu'on en juge. Quatre équipes d'architectes urbanistes planchaient depuis plus d'un an sur la réforme en profondeur de l'ancien «*ventre*» de la capitale. Une exposition avait fait défiler devant leurs maquettes et leurs dessins quelque 125 000 visiteurs qui pouvaient donner leur point de vue. La polémique faisait rage dans les journaux, les cénacles, les chaumières, et jusque dans les cabinets. Débordé par cet engouement, perplexe sur la marche à suivre, le maire avait tergiversé, soupesé, demandé pour mieux comprendre des études et des délais supplémentaires. Et voilà que, pour ne mécontenter ni la composante verte de sa majorité, ni les remuantes associations de riverains, ni surtout le gestionnaire de la tirelire enterrée sous le jardin (le puissant groupe commercial Unibail), il confiait à l'équipe la moins disante la réparation de la plomberie des sous-sols et le rafraîchissement des parterres, promettant du même souffle un autre combat de titans pour statuer sur la décoration du kiosque à musique.

L'affaire s'était-elle mal emmanchée dès ses débuts ? L'appel de candidatures qui avait lancé la consultation, en juin 2003, n'avait réuni que 32 dossiers. Les grands noms sollicités pour gonfler cette maigre récolte avaient décliné l'invitation. Rem Koolhaas, dont les rendez-vous manqués avec la capitale s'accumulaient déjà comme autant de malentendus, se serait fait tirer l'oreille. Par ailleurs, il fallait une équipe «*épave*». Ce furent ses ex-assistants du groupe MVRDV, dont le *press-book* et le partenariat avec un paysagiste de renom avaient plu. Si Jean Nouvel faisait figure de prétendant incontestable, David Mangin et sa modeste agence SEURA ont dû leur sélection à leurs contacts – au sein de la SEM Paris-Centre, de la RATP et de la Direction de l'urbanisme – et à une association de circonstance avec le Tessinois Aurelio Galfetti, d'ailleurs rompue dès la seconde phase d'étude. Ainsi va la loterie des concours français. Procédures byzantines, décisions opaques, rémunérations ridicules, tout cela a fini par lasser les architectes internationaux. Ils boudent désormais le système que le monde entier nous envie. L'âge des Grands travaux parisiens est bel et bien révolu. Et le résultat de la consultation des Halles ne risque pas d'en ressusciter l'esprit.

Les contraintes de l'«*étude de définition*», préférée à un concours ordinaire, n'étaient pas forcément de bon augure. Certes, cette procédure fait débattre au préalable les architectes du problème auquel chacun d'eux s'attaque ensuite pour le résoudre, et permet au maître d'ouvrage de préciser ses objectifs. Mais elle autorise aussi l'abandon du choix du lauréat à la commission d'appel d'offres de la Ville, autrement dit aux seuls élus et à leur culture architecturale légendaire. À aucun moment de cette aventure, un jury indépendant d'experts n'aura été réuni afin d'en éclairer pour eux les enjeux. Mais s'en souciaient-ils vraiment ? Les projets des quatre concurrents ont-ils été mal compris ? Ils ont été sans doute trop peu expliqués aux foules, et encore moins discutés sur le fond.

L'exposition qui a amorcé la consultation publique ne facilitait pas l'analyse. Les propositions, très différentes et complexes, étaient livrées au scrutin sous forme de maquettes équivalentes et d'images, séduisantes mais trompeuses, accompagnées de plans difficiles à décrypter. Pendant ce temps, les concurrents et les cercles professionnels se préoccupaient surtout de mobiliser leurs réseaux d'influence. Et, à son habitude, la critique spécialisée peinait à dépasser le journalisme de compte-rendu ou de commentaire, soucieuse de ne pas déplaire quand elle ne s'empressait pas de servir ses amitiés. Le «*Débat*» s'est donc résumé pour une grande part à une collection d'opinions, émises sur fond de querelles de styles et de conflits d'intérêt.

Le choix du projet Mangin a déclenché chez ses partisans une poussée de langue de bois mâtinée de poujadisme : victoire de l'«*Harmonie et du sens*» sur les «*Affets de mode*» (le maire) ; du service bien compris du «*Peuple*» sur l'arrogance des «*Elites*» (un critique), triomphe du «*Projet citoyen*» (une association de quartier). On a vu des architectes français soulagés qu'un confrère du cru l'ait emporté sur un Néerlandais trop connu, théoricien suspect de la ville générique et du *shopping*. Bref, ce fut une petite revanche sur la mondialisation. En contrepoint de cette philosophie de boutiquiers a retenti l'appel, symétrique, aux valeurs tout aussi nationales de «*Grandeur*» et d'«*Innovation*». Car à Paris, rien n'égale le goût de la convention sinon la hantise de passer pour ringard. «*Je souhaite que les maires d'aujourd'hui soient inventifs et aventureux*» a dit François Barré. Le projet Koolhaas aurait été plus *glamour*, ont soutenu ceux de ses supporters qui n'y ont vu – tout comme ses détracteurs – qu'un «*Champ ludique de derricks colorés*» chic et *fun*, sans daigner se pencher un instant sur la solution, aussi radicale que brillante, que manifestaient ces «*Émergences*». Ainsi, tandis que les avocats de la tradition ne défendaient d'elle qu'un simulacre exsangue, ceux de la modernité confondaient celle-ci avec une «*Œuvre originale*». Qu'importe l'ivresse pourvu qu'on ait le flacon.

La victoire du projet Mangin marque pourtant une nouvelle avancée, spectaculaire, du «*Projet urbain à la française*», appellation dont la tonalité Grand Siècle fleure bon le génie si spécial qui fait notre identité. Née à la fin des années 1970 en réaction aux politiques d'aménagement des Trente Glorieuses, cette démarche critique de la planification moderne proposait de faire renouer la ville avec sa continuité historique, de mettre les architectes à l'écoute des sites et des gens afin de négocier à partir d'eux un nouvel urbanisme. Peu à peu pétrifiée en technique de *management*, cette approche s'est substituée à ce qu'elle contestait pour devenir l'idéologie officielle promue par les instances de l'Équipement. Vétéran quelque peu obscur de cette tendance à présent dominante, fort d'un réseau de relations solide et d'un pragmatisme à toute épreuve, David Mangin en est un représentant bien en cour. Aux antipodes de l'urbanisme de transformation prôné par Rem Koolhaas, qui se saisit des contraintes pour mieux les dépasser, son projet pour les Halles se borne à résorber une liste de tracasseries en se pliant, sous couvert de réalisme, à des diktats de tous ordres – réglementaire, financier, électoral, associatif, écologique... – pour mieux faire consensus. Et, en guise de «*Contextualisme*», il exploite le même glossaire convenu qui rassure les édiles, les investisseurs et les populations partout où poussent de nouveaux quartiers, de la

presqu'île de Lyon-Confluence aux friches portuaires de Marseille-Euroméditerranée. Il n'invoque d'ailleurs les espaces publics canoniques de la ville historique que pour les restituer vidés de leur substance, réduits à des usages — ainsi lorsqu'il baptise «*l'ours*» ou «*l'ambly*» l'allée centrale de son jardin, ou qu'il ose appeler «*passage couvert*» le pont vitré qui enjambe, sous son toit, la fosse du Forum. L'éminent pourfendeur de la «*ville franchisée*» prend les vessies du marketing pour les lanternes de la typomorphologie.

Quant à son Carreau, ainsi dénommé à cause de son plan carré et en «*mémoire*» de l'ancien carreau des Halles (lequel fut de tout temps une place triangulaire à ciel ouvert), il tient le rôle du vasistas coûteux, en majesté sur son tapis vert, qui éclaire en les symbolisant les activités aussi triviales que rentables logées dans les sous-sols — une pyramide du Louvre aplatie, en somme. À défaut de façades classiques, la composition exaltera de part et d'autre de son axe, à égalité avec l'église Saint-Eustache, quelques-uns des sous-produits les plus hideux du post-modernisme chiraquien. Qu'importe ! Pour Bertrand Delanoë, le geste «*restaure la perspective, redonne de l'espace — un vrai parti urbanistique du XXI<sup>e</sup> siècle*».

Habile cocktail de rafistolage technique, de formalisme historiciste et d'opportunisme calqué sur la nouvelle sociologie parisienne, la ligne Mangin s'est coulée sans peine dans la coquille vide de la pensée urbaine municipale. Le maire va maintenant devoir donner à son action pour les Halles un peu de «*visibilité*», que ne lui offriront ni les démolitions sélectives, ni la fermeture de quelques trémies, ni un jardin rénové à partir des ingrédients de l'ancien. Ayant écarté trois signatures à l'issue de ce mémorable galop d'essai, il veut maintenant en solliciter d'autres pour dessiner le fameux Carreau — Frank Gehry, par exemple. Nul doute que celui-ci viendra créer pour lui le genre de hochet griffé «*contemporain*» que réclame aujourd'hui la moindre ville en mal d'image de marque. Qui aurait cru que Paris la Grande en soit un jour réduite à singer Bilbao ! Des esprits chagrins voient là un nouvel épisode de la malédiction des Halles, une tragédie. Voyons, il s'agit tout au plus d'une farce, dont l'équipe Delanoë a cru bon, pour les fêtes, de fourrer le dindon parisien, et qui est encore loin d'avoir libéré tous ses arômes.

F. F.

Architecte de formation, Françoise Fromonot se consacre à l'enseignement et à la critique d'architecture. Son prochain ouvrage, *La Campagne des Halles*, paraîtra cet automne aux éditions La Fabrique.